

Culture Mardi 22 avril 2008

La succulence de l'expressionnisme

Par Philippe Mathonnet

A la Galerie Numaga, à Colombier, Luc Marelli plonge le spectateur au cœur des palpitations de la nature. C'est aussi une immersion dans les déflagrations de la peinture.

Observer simplement ce qui se trouve devant soi. Se sentir relié à la fois à l'infiniment petit et au cosmos. Tel est le type de ramification qui prolifère dans les œuvres de Luc Marelli. A la Galerie Numaga à Colombier, l'artiste genevois propose une vingtaine d'huiles sur toile, et sept grands dessins sur papier, mélangeant graphite et aquarelle, et parfois pastel. S'y ajoutent une vingtaine de plus petites gouaches, réalisées au cours d'une résidence d'artiste à Zoug.

Ces gouaches abordent des questions relatives à la perception. Tandis que les huiles et dessins sont des plongées au cœur même de la nature. Les questions de la perception sont traitées comme des allégories. Ce sont des saynètes sobres, où l'on voit des personnages effectuer des gestes ou subir des situations. Leur forme picturale évoque l'esquisse. Leur écriture quasi élémentaire est à traits forts, recouvrements larges et couleurs soutenues. Comme pour rendre tangible l'impalpable. Car si, dans cette série, l'on repère bien une silhouette en train de tâter un tronc, on remarque d'autres individus être transpercés par un regard ou courant après des bulles pour les faire éclater et en humer les effluves.

Autant de sensations que l'artiste cherche à partager avec le spectateur. Mais comment dessiner une exhalaison, signifier une impression de fraîcheur ou faire entrer le public dans l'épaisseur d'un malaise, d'un mystère, comment l'envelopper des rets du doute? Comment rendre perceptible, par exemple, le fait que ceux qui parlent de la mort sont souvent plus joyeux que ceux qui n'en parlent pas? Telles sont les interpellations de ces gouaches.

Les réponses sont davantage dans les huiles et les grands dessins. Où se lisent les résultats de l'immersion de l'artiste dans son petit pré carré. Luc Marelli, en effet, peint et dessine en plein air, dans son jardin attenant à une grange, près de Cluny, en France. Une toile adossée à un pieu ou une planche à même le sol suffisent. C'est encore le mieux pour capter ce qui se passe à ras de terre. A plat ventre, le nez dans les herbes, ce sont des mondes qui se révèlent. Sur le dos, ce sont des océans qui déchirent les nuées. Et cela bruit et grouille. «Cela parle de proliférations», dit l'artiste. «Qui me font passer du minuscule au gigantisme.»

Sous son pinceau, les pollens qui se dispersent deviennent des expansions galactiques. Pour le peintre c'est l'expérience de se sentir particule, insecte, plante. «Pour sortir du rapport binaire aux choses.» Pour fondre, résoudre, la dialectique ordre/désordre dans celle des cycles. Marelli est un artiste tributaire des saisons. «Chaque année est une nouvelle aventure.»

Son écriture expressionniste, parce qu'elle a su se tempérer tout en restant extrêmement puissante, colle de mieux en mieux à cette dynamique complexe. Où se mélangent «déflagrations qui résultent de très longues gestations et palpitations légères, susceptibles de durer indéfiniment». Cette balance d'équilibres, que le peintre reconnaît dans la nature et qu'il craint de voir perturbée par les humains,

Marelli les maîtrise dans ses œuvres avec de plus en plus de doigté. Au-delà des pulsions, des envies, des besoins qui jettent toujours avec autant d'énergie ses pinceaux ou ses crayons sur la toile ou le papier, s'énoncent des précautions, des soins de plus en plus attentifs aux détails et aux nuances.

Sa palette est devenue plus luxuriante. Les colorations se sont enrichies de gradations plus subtiles. Ici, les grains s'arrondissent, se tendent, sous la macération de leurs sucres juteux. Ailleurs, le regard se glisse dans un dédale de tiges comme s'il glissait dans une pénombre bienveillante, alors que darde un soleil brûlant. La rudesse est devenue plus pulpeuse. Tel ce lampion de baies dont se gave une abeille. Et la peinture de Marelli s'est imbibée de cette sève. Il y a même de l'apaisement, des temps morts. Des moirures, comme dans cette série représentant des cuves, des pots en cuivre qui recueillent les surplus de peinture ou l'eau de pluie. Dans lesquels se reflètent, se combinent les irisations atmosphériques et les morsures de la dégradation. Où s'assortissent la gangrène d'un vert-de-gris et la transparence d'un bleu aérien.

Luc Marelli. Galerie Numaga (rue de l'Étang 4, Colombier, tél. 032/842 42 59). Me-di 14h30-18h30. Jusqu'au 25 mai.

LE TEMPS © 2012 Le Temps SA